



Gillian Sze

Peler les ramboutans

 l'Hexagone

Gillian Sze

Peler les ramboutans

Traduit de l'anglais par Luba Markovskaia

montagne vide / ne pas voir gens
mais entendre / gens parler / son
retour de lumière / pénétrer le bois profond
encore brille / mousse verte / dessus

Wang Wei

L'est, le soleil derrière un arbre

Un vieux proverbe: *Si tu n'atteins pas la Grande Muraille, tu ne seras jamais un homme véritable.* Si un oiseau se soulage sur ta tête, mange un bol de nouilles avant de rentrer chez toi. L'eau de rivière ne trouble pas l'eau du puits. Les premiers mots chinois ont été inscrits sur des os oraculaires et des carapaces de tortues. *Paix* est une femme enracinée sous un toit. *Clarté* est le soleil près de la lune. *Repos* est le clair de lune passant par une porte ouverte. *L'est*, le soleil derrière un arbre. Le caractère chinois qui veut dire *bon* est une femme avec un enfant. Un nouveau-né a pleuré dans la pièce voisine et quelqu'un est revenu à la vie en gémissant. Mon grand-père a décampé des décennies avant ma naissance. Le bambou printanier fait ses pousses après la pluie. *Un père*, ai-je déjà lu quelque part, *est un mal nécessaire.* Le chagrin devient un ami s'il reste assez longtemps dans les parages. Le médecin de Shanghai a prescrit cette recette pour un baume apaisant: une portée de souriceaux macérée dans une cruche d'alcool. La première maison de chambres où a vécu mon père, à Winnipeg, était dans les environs de Jubilee, près des voies de triage. Il logeait dans le grenier, et le bruit des locomotives l'empêchait de dormir. En 1978, les maisons étaient moins chères que les voitures. Il croyait au destin, puisque deux personnes qui ne se conviennent pas se marient malgré tout. D'après l'almanach chinois, le jour où je suis née était favorable au démarrage d'une entreprise, à la célébration d'un mariage, à la vénération des ancêtres. C'était une mauvaise journée pour prendre des médicaments, voir un médecin, jardiner, planter, labourer, tenir des funérailles, construire une maison. Enfants, nous apprenions à détecter les mauvais esprits. Si le soleil disparaît d'un coup

et que tout se tait, il faut baisser ses pantalons, s'accroupir et pisser pour s'en sauver. Je mesurais ma vertu d'après la fréquence à laquelle je jurais. Nous façonnions des boulettes et les scellions avec nos doigts trempés dans un plat rempli d'eau. Mes mains étaient trop maladroites pour plier le riz collant dans les feuilles de bambou. Ma mère attachait la ficelle de sorte qu'elle se détache d'un seul geste. Les femmes m'ont dit de manger un bol de soupe aux haricots rouges après le sang du mois pour me renflouer. Les jeunes filles ne commencent à aimer les melons aigres qu'une fois mariées. Nous croyions en un lapin qui vivait sur la lune. Je me suis mise à craindre la mort en apprenant l'existence des trous noirs. Une diseuse de bonne aventure m'a dit que je me marierais sur le tard. Une autre m'a conseillé de me tenir loin de l'eau. En regardant des prunes, on peut étancher la soif. Quand je coupe des champignons, j'étale leurs chapeaux. Plats et basanés. Une couleur douce.

Viens

et montre-moi nos multiples façons de partir. En bateau, à pied, d'un seul lever du pouce. En pleine tempête, à la tombée de la nuit, aux heures naissantes. Joue-moi le sifflement du train qui se gonfle et s'élançe dans la noirceur. Montre-moi le passage à niveau qui se dresse aussi gracieusement qu'une danseuse allongeant la jambe. Montre-moi l'éclair muet, comme si le ciel avait cédé et qu'on attendait la cendre. Dis-moi que quelqu'un a déjà vu ça et n'a jamais baissé les yeux. Dis-moi comment me préparer pour le temps qu'il fera samedi. Dis-moi comment réduire les récits à leurs plus simples composantes. Dis-moi encore nos multiples façons de partir. Avec le moteur qui tourne. Avec joie, avidité, des regrets étouffés. Dis-moi comment les chambres se sont tues. Les visages qui surgissent dans la fenêtre arrière. L'œil qui tombe sur la clôture. Raconte-moi la vie en deux tons. L'incompatibilité des humeurs. Les mondes que tu t'es efforcé de concilier. Les langues qui s'effondraient, refusant de flotter. Les post-scriptum en chute libre. Les avions de papier fracassés.

Cartographie du jardin

Malgré tous les soins que prodigue ma grand-mère à ses roses,
assez robustes pour être transportées comme un organe sur un lit
de glace,
ma mère échoue.

Elle rapporte des scions à transplanter chez elle, mais ils meurent,
et elle accuse la lumière crue du soleil.

*

Une leçon de patience :

Je secouais le prunier pour qu'en tombent les fleurs,
empoignant le tronc étroit comme un bâton de pluie.

Aujourd'hui, l'arbre n'est plus.
Au printemps, les ombres miroitent, blanches comme des pétales.

*

Certaines nuits, les tomates qui poussent sous ma fenêtre
meurent gelées, et aucun matin ne parvient à les faire renaître.

*

Des tulipes et des iris germent derrière chez moi.
J'ai déjà cru que les iris ne pouvaient s'ouvrir
qu'une fois les tulipes mortes et flétries –
un stade, comme les mites qui surgissent de la soie filée.
Iris aux ailes fines.
Un cocon rouge desquamé pour faire place au violet.

Au fil des ans,
d'autres graines ont rejoint le parterre,
et quand les iris sont en fleurs,
ils entraînent avec eux les alliums.

Des pousses aux têtes globuleuses,
une pointe d'épice dans des saveurs plus tendres.

*

Un bordel de lilas.
Quatre arbustes de femmes aux lourdes poitrines.
Leurs étreintes peuvent durer deux semaines.
Elles te chahutent entre elles,
te soudent de leur parfum rigide.

Tu t'en extirpes comme d'une voiture accidentée.
Sans une seule cicatrice.

*

La première femme que j'ai déshabillée
est venue à moi vêtue d'une robe rose,
un toucher soyeux entre le pouce et l'index.
Aisé comme tirer un rideau.

Dans un buisson de cœurs saignants près du garage,
elle s'est pendue par les pieds,
espérant que je retrouse ses jupes.

Désagrafée de sa crinoline,
elle attendait, sa chair blanche, nue,
svelte comme le bras d'une lyre.

*

Un été, après un repas dans la cour,
mon père a vidé un pichet d'eau
sous le pommier.

Ma mère a accouru,
tassé les glaçons de ses pieds,
de peur qu'ils ne tuent les racines.

L'arbre a survécu,
ses branches s'étendent au-dessus du potager,
une abondance de pommes aigres chaque année,
même après les derniers iris de juin.

À l'aube, les ombres tombent vers l'est.
Elles s'écrasent contre la clôture disjointe
et s'effondrent de l'autre côté.

Maestro

Des chansons me parviennent, comme taillées sur mesure pour ta voix, comme ciselées pour ton timbre. Tu es loin, mais quand j'entends de mon bureau les battements d'ailes des pigeons dans l'escalier de secours, je t'imagine assis comme moi, l'oreille tendue vers la fenêtre ouverte, captant le tintement des sonnettes de vélo et des enfants qui déjeunent. Quand tu arpentes ta cuisine d'un pas doux et précis, je marche aussi dans la mienne – mais je sais que ces bruits de pas, cet ostinato, sont accidentels.

Table de cuisine

Ici,
tu distribues ton amour
en portions précises de farine de riz
dans l'âcreté noire de l'anis.

Vers les quatre heures,
tu n'es plus que bruits de fond :
le claquement de la porte moustiquaire,
le robinet qui coule,

le craquement de l'huile
quand le brocoli abdique,
une victoire crépitante.

Ton essence véritable, servie fumante.

Comment couper un chou

Dans son dialecte, un chou est un « légume-cœur-enveloppé ». Elle me l'apprend alors que ma lame creuse des entailles inoffensives dans la joue. Le soleil tressaille contre la lessive propre sur la corde. Plus jeune, elle pelait les feuilles une à une pour les effiler en fins rubans. *Maintenant*, dit-elle en me reprenant le hachoir, *je gagne du temps*. Ses épaules se raidissent, elle s'abat de tout son poids et débite de gros dés. La planche à découper claque. La fleur oubliée s'enroule vers le centre de son cœur, et elle se met à saigner.

Comment soigner les coupures légères

recueillir ses cheveux tombés
les brûler jusqu'au charbon

appliquer la cendre pour favoriser
la coagulation

Bénédictio

Tu t'approches de moi à mi-bouchée. Un morceau de pêche sur la langue. Dans ta main, une enveloppe rouge garnie de billets malaisiens pliés. Sous ton regard d'argent, tu murmures des bénédictions en minuscules. Des bulbes de lys savoureux basculent dans le bouillon, sur le poêle. Les tendres racines de lotus se bercent à la surface, promènent leurs mille regards. Au matin, tout le monde se réjouira quand se tairont les criquets, quand les roses trémières feront leurs gammes. Dehors, les fleurs de théier s'éparpillent au sol, et tu répètes à qui veut l'entendre : *La cuisine est un lieu de bonne fortune.*

Récolte

Elle a empilé des grappes d'été dans son panier. Des vieilles blouses de soie déchirées pour en faire des mouchoirs. Dans l'un, elle emballe une traversée vers l'Indonésie. Dans l'autre, le son de la dernière toux de sa mère. Elle conserve ses dents manquantes, la dépendance à l'opium de son frère, une pièce en argent, ce qui reste d'un dialecte de village. Elle serre son lourd panier contre elle en sillonnant le potager. Elle cueille ce qui a mûri : des figues, des prunes, de la ciboulette, une courge musquée. Les rayons brillants qui tintent entre les feuilles se déposent sur sa peau, et elle s'arrête pour les faire glisser dans son panier, les rassemble et les emballe, eux aussi.

Comment soigner l'arthrite

exposer les carapaces de crabes au soleil

les broyer en une fine poudre

mélanger une cuillère avec de l'alcool fort

boire au crépuscule

Cueillette de fraises (1972)

Il attend le camion au coin de la 40^e et de Main Street. La lumière de cinq heures du matin, une noirceur teintée d'ocre. Le grondement du camion l'emporte vers le sud, par-delà le fleuve Fraser et les conifères tranquilles, vers les fermes de Delta. Il travaille dans le crachin et la chaleur écrasante pour quarante cents le casseau. Son patron lui montre la sensibilité des fraises : elles ne supportent pas la sécheresse, pourrissent vite sous la pluie, périssent sur le comptoir, au frigo, quand on les lave. Comme nous, les fraises peuvent brûler au soleil, pâlir, être meurtries. Il évalue leur rougeur et prévoit la cueillette pour le moment où elles seront le plus sucrées. Ses bacs sont remplis de fraises en pleurs. Les jardins sont sarclés jusqu'aux sanglots.

Vers l'ouest

Plus jeune, tu avais la forme d'une cathédrale gothique : une mèche de cheveux, fioriture sur l'oreiller blanc. Debout, tu portais le souffle dans tes remplages et assez de pierres pour bâtir ton perron. J'ai appris que pour appréhender une femme, il fallait contempler son architecture, sa façon d'occuper ses caveaux et ses chambres, observer quels oiseaux font leur nid dans ses recoins. Avec l'âge, tu as choisi la modestie : un plain-pied convenable, une façade à l'expression indéfinie. Une voix autrefois claironnante étouffée par le stuc. Sur la route, avec nos sacs de couchage, nous mettions le cap sur toi. La maison, ta silhouette émergeaient ; se dressaient fièrement comme les pics soudains des montagnes.

Un souvenir, quelque part
entre Moose Jaw et Abbotsford,
je récite les noms de tes enfants
sur la banquette arrière.

En commençant par le plus vieux,
j'égrène la liste avec zèle,
comme une ritournelle.

Saison

Elle refuse les découvertes de rivières par des hommes qui pensent que l'eau peut être nommée, halée avec les gens et les poissons et les noms propres dans un filet. Vois seulement comme le fleuve au loin s'ouvre en grinçant comme une porte, comme on entre dans une saison marquée par nos manœuvres maladroitement sous la pluie. Quand on dit que les galets sont *polis par la mer*, elle sait que c'est l'œuvre d'eaux comme elle, plus étroites, qui les repoussent vers des berges plus tranquilles, avant de reprendre le large. *Je ne suis pas vieille*, se répète-t-elle, *je suis l'histoire. Voici ma banquise, voici mon inondation*. Dans le crescendo de vert, va, marche et nage en elle. Prends soin de ne pas lui froisser les vagues.

Route Wu Li

À Fujian

La route est tranquille, à présent. Autrefois une artère commerçante animée, il n'en reste que des tronçons à l'abandon. Le spectre de mon arrière-grand-mère y plane parfois. Elle s'assoit dehors et observe. Son pouce égrène un mala comme on actionne un briquet. Une étincelle dans chaque bille lustrée entre ses doigts. Une torpeur s'échappe d'un coin reculé et projette des graines de saule au vent. Elles se logent dans les craques du pavé, s'emmêlent dans les herbes et figent à la surface de l'étang.

Personne ne lui a appris à lire. Au temple, elle suivait les chants sur la page, absorbait des lèvres d'un moine la langue d'un dieu. Elle écoutait et récitait, l'oreille tendue vers le rivage, murmurant sans cesse les deux mêmes phrases. Ma mère se souvient des paroles comme les enfants apprennent des comptines : d'abord le phrasé et le rythme, puis le sens. À présent, je répète le mantra et j'entends mon arrière-grand-mère dans les pas tranquilles et les nuits qui s'attardent. Par beau temps, son spectre apparaît au parc Queen-Elizabeth, sur un banc, celui sous les cerisiers en fleurs. Le soleil lui tombe dans les mains tel un nouveau-né glissant. Un coup de vent venu de l'ouest, éclatant comme les fuchsias.

Pérégrinations

Dans l'agitation des préparatifs, l'acheminement des denrées d'une famille à une autre, on fourre dans mon bagage à main du chocolat, des tomates cerises et une courge de deux livres. Dans l'avion, j'avance à rebours de la rotation terrestre. À présent seulement, la noirceur tombe. À présent seulement, je me passe du soleil. Au-dessus des nuages, je rêve que tous les ponts du monde s'écroulent. Le sommeil arrondit les heures. À mon réveil, je vois des îles, de mystérieuses lignes d'eau, les sillages impossibles des navires. J'entends l'homme derrière moi parler du prix des cercueils. *Si tu es riche, choisis un bois foncé.* Je survole ce que je ne sais pas nommer : des fleurs, des mammifères et des oiseaux nationaux. Je rentrerai à pied, compterai chaque pas, m'assurerai de la latitude.

Son pied

sur l'acier de la pelle sur l'accélérateur dans un bas de nylon
sur la pédale de la machine à coudre dans une pantoufle qui
claque enfoncé dans le tapis frottant une arche cambrée à
l'étroit dans un talon enceinte remuant les herbes près d'une
borne-fontaine en équilibre devant l'évier grattant l'arrière
d'un mollet repoussant la paroi d'une piscine délicat dans
l'escalier frotté de baume et parfumé après la douche sur la
pointe des orteils à la lisière du jardin au pas de valse en
suspension avant de s'élancer à vélo sur l'*una corda* appuyant
Für Elise pour que les notes germent à mes pieds

Arriver

Le lieu devient mythe. Les faits me parviennent défigurés. Pendant des années, on m'a dit qu'il était mort depuis longtemps. Puis un jour, j'ai retrouvé la collection de timbres de mon père. Des pages et des pages de timbres malaisiens alambiqués qu'il avait soigneusement fait tremper et sécher – accumulés et cachés. Des noms que je n'arrivais pas à prononcer : *Selangor, Pula Pinang, Negeri Sembilan*. Je savais ce que signifie *cant* : un mouvement brusque qui fait basculer. Un renversement. Quelque chose remonte à la surface, qui ne peut être mentionné, demandé, soulevé. *Si le bras est cassé*, dit-on, *cachez-le dans la manche*. Une femme devient plaintive. Un homme est composé d'estampilles. Mon grand-père a quitté le terreau orangé de son village pour la fébrilité des moussons et une autre vie. J'ai vu mon père, petit et poussiéreux, attendre dans un cadre de porte, et j'ai senti monter un élan protecteur. *N'aie pas les yeux plus grands que la panse*. J'ignorais que je me retrouverais ici entre tes parenthèses, à retracer tes pas. *Ici* ne se trouve pas sur une carte : c'est un petit espace négligeable près de Bahau, grouillant de canicules et de replis de vert. Une libellule atterrit sur ma jambe. Une noyade d'ailes scintillantes. Des petits palmiers à huile longent l'entrée. Les ramboutans sont ficelés en grappes et disposés sur du papier journal. À l'intérieur, les fenêtres occupent presque tout l'espace. Le soleil éclate et irradie le plancher. Un lézard apparaît dans un coin. Il m'ignore et s'esquive par la fenêtre, emportant la dernière touche de couleur par la queue.

Séjour

À l'aube,
les arbres, auriques et muets, sont bordés de brume.
Une moiteur s'empare de chaque souffle.
Les travailleurs sont sortis gemmer.

Au crépuscule,
les cimes grouillent d'hirondelles.
On lance des pétards pour éloigner les vaches.
Une autre histoire,
comme une feuille de pandan pas encore pilée,
garde sa couleur, son arôme,
s'installe entre les pages qui la pressent.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LUBA MARKOVSKAIA

*Mon adieu est parfaitement rond, comme une noix de bancoule,
aigre comme un calamondin.*

*Je le dépose sur un éclat de noix de coco, dehors,
et comme une feuille tombée, il s'enracine dans les fibres,
pousse et pousse et pousse.*

Sensuel, contemplatif, ce recueil de Gillian Sze, composé après sa première découverte de l'Asie, est aussi une méditation sur l'écart qui peut se creuser entre des parents immigrants et leurs enfants, une description fine de la tension qui apparaît parfois quand ces derniers contemplent leur héritage depuis un autre lieu, et un autre temps.

Originaire de Winnipeg, GILLIAN SZE vit à Montréal. Elle est l'auteure de plusieurs recueils de poésie, dont *The Anatomy of Clay* (2011), *Panicle* (2017) et *Quiet Night Think* (2022). Ses textes ont paru dans de nombreuses revues, traduits notamment en italien, en turc, en slovène, en grec, en hébreu et en français. *Peler les ramboutans* est son premier recueil publié à l'Hexagone. LUBA MARKOVSKAIA a remporté le prix John-Glassco pour sa traduction de *Notes de terrain pour la toundra alpine*, d'Elena Johnson (PUQ, 2021).

